LA

CHANSON DE ROLAND

ET LA

NATIONALITÉ FRANÇAISE [1]

Messieurs,

Dans les leçons que j'ai eu l'honneur de faire ici l'année dernière, j'ai étudié les origines de la littérature française, et spécialement cette partie de notre poésie épique qui a sa racine et son inspiration dans la période carolingienne. La marche naturelle de ce cours m'amène aujourd'hui à vous entretenir de la seconde période de notre poésie épique. Ce qu'elle représente et reflète, ce n'est plus la formation tumultueuse de la nationalité française, c'est un des moments d'arrêt, de satisfaction, si l'on peut ainsi dire, et de splendeur dans lesquels la France,

1. Leçon d'ouverture faite au Collège de France (comme suppléant) le 8 décembre 1870.

prenant pleinement conscience d'elle-même, a joui d'une forme qui semblait définitive et dont l'épanouissement avait été préparé par d'obscures et sanglantes révolutions. Notre histoire compte plusieurs de ces haltes grandioses, à chacune desquelles la nation, croyant qu'elle était arrivée au terme de sa course, a embrassé d'un regard confiant et joyeux les perspectives qu'elle dominait; chacune a été d'une durée bien limitée, quoique variable, et la marche en avant a bientôt recommencé, avec tous ses dangers, toutes ses incertitudes et tous ses rêves. L'année dernière, à pareille date, après avoir caractérisé le siècle agité dont j'ai essayé de vous faire saisir la vie morale, je ne pouvais m'empêcher de jeter sur la situation où se trouvait alors notre pays un regard de comparaison : « Dix siècles se sont écoulés, » disais-je, etc. [1].

Je ne prévoyais guère à ce moment que l'évolution, déjà si difficile et si lente, qui semblait s'opérer alors, serait transformée, par des catastrophes inouïes dans l'histoire du monde, en une crise de vie et de mort : je ne me doutais pas que j'ouvrirais mon cours de 1870 au milieu de ce cercle de fer que les armées de l'Allemagne font autour de nous. Depuis que j'ai dit adieu, à la fin du mois de juin, à mon bienveillant auditoire, que

1. Voyez ci-dessus, p. 85.

d'étranges événements se sont produits! De ces auditeurs qui étaient déjà devenus pour moi presque des amis, bien peu sans doute se retrouvent aujourd'hui dans cette salle. Les uns prennent part à la défense de la cité; les autres, impuissants à y concourir, sont allés demander un peu de calme à d'autres contrées; d'autres, je ne puis l'oublier non plus, d'autres se trouvent sans doute dans le camp même de nos envahisseurs. Et cependant un public attentif, même à ces heures d'angoisse, ne fait pas défaut à ces leçons; je ne puis que l'en remercier avec émotion et tâcher de mériter par mes efforts l'honneur que me fait sa présence.

Ces quelques mois, qui ont si profondément bouleversé toutes les conditions de notre vie nationale, semblent reculer dans un passé plus lointain encore le sujet de nos études habituelles. On dirait qu'un gouffre soudainement entr'ouvert a emporté à une distance déjà grande notre histoire la plus récente, et les commencements de nos annales nous apparaissent comme perdus dans la brume, comme presque aussi éloignés de nous que l'histoire des nations les plus complètement mortes. Il n'en est rien, messieurs, et l'étude que je vais entreprendre avec vous cette année n'est aucunement dépourvue d'un grand intérêt national et même actuel. Cet intérêt, qui ne faisait pas défaut non plus à nos études de l'année dernière, je n'ai pas cherché alors

à le dissimuler ; je le mettrai plus en relief aujourd'hui encore, dans ces circonstances terribles où toute heure qu'on soustrait aux préoccupations patriotiques semble presque une volupté égoïste et illégitime. Je ne crois pas, en général, que le patriotisme ait rien à démêler avec la science. Les chaires de l'enseignement supérieur ne sont à aucun degré des tribunes ; c'est les détourner de leur véritable destination que de les faire servir à la défense ou à l'attaque de quoi que ce soit en dehors de leur but spirituel. Je professe absolument et sans réserve cette doctrine, que la science n'a d'autre objet que la vérité, et la vérité pour elle-même, sans aucun souci des conséquences bonnes ou mauvaises, regrettables ou heureuses, que cette vérité pourrait avoir dans la pratique. Celui qui, par un motif patriotique, religieux et même moral, se permet dans les faits qu'il étudie, dans les conclusions qu'il tire, la plus petite dissimulation, l'altération la plus légère, n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habileté. Ainsi comprises, les études communes, poursuivies avec le même esprit dans tous les pays civilisés, forment au-dessus des nationalités restreintes, diverses et trop souvent hostiles, une grande patrie qu'aucune guerre ne souille, qu'aucun conquérant ne menace, et où les âmes trouvent le refuge et l'unité

que la « cité de Dieu » leur a donnés en d'autres temps.

Cette disposition d'esprit, qui est et doit être la mienne, je désire qu'elle soit la vôtre en quelque mesure. Du moment que vous vous rendez aux cours annoncés par nos programmes, vous ne devez venir y chercher que ce qu'ils promettent. Vous croyez, et à bon droit suivant moi, vous croyez, comme le ministre qui a rouvert ces salles, que la fermeté morale et l'énergie persévérante dont nous avons tous besoin à cette heure ne risquent nullement de s'amollir si on leur permet çà et là de se détendre, si on entremêle aux heures, presque toutes bien sérieusement remplies, de nos longues journées de siège quelques heures d'occupations d'un autre ordre. C'est donc avec l'attente de trouver ici autre chose que l'objet de nos incessantes pensées que vous venez dans cette enceinte. Cette attente ne sera pas trompée, et le cours que je vous ferai sera loin d'être une allusion perpétuelle à la réalité du moment.

Mais, pour être étrangère de sa nature aux sentiments, même les plus élevés, aux passions, même les plus nobles, la science n'est pas tenue de se renfermer avec une impitoyable étroitesse dans le domaine des faits qu'elle observe. Il ressort de ces faits, au point de vue des lois qui gouvernent le développement de l'humanité en général ou des

nations en particulier, des conséquences qu'elle a non seulement le droit, mais le devoir de mettre en lumière. Si on le lui interdit, on la réduit à n'être que l'érudition, chercheuse aveugle et avare qui ne jouit pas de ses richesses et n'accumule que pour ses héritiers. Le fait que ces conséquences et ces déductions peuvent être utiles et applicables, loin d'empêcher de les exposer, ne peut qu'engager à les produire en public. C'est une coïncidence que le savant ne recherche pas, mais dont il n'a pas à rougir, et à laquelle il serait excessif de sa part de vouloir se soustraire. Et pourtant, croyez-le, messieurs, il y a au cœur de tout homme qui aime véritablement l'étude une secrète répugnance à donner à ses travaux une application immédiate : l'utilité de la science lui paraît surtout résider dans l'élévation et le détachement qu'elle impose à l'esprit qui s'y livre; il a toujours comme une terreur secrète, en indiquant au public les résultats pratiques qu'on peut tirer de ses recherches, de leur enlever quelque chose de ce que j'appellerai leur pureté. Il craint d'être obligé, pour rendre ces résultats clairs et utilisables, à des concessions, à des transactions avec la vérité, à des oblitérations de certaines nuances difficiles à saisir; il laisse volontiers cette tâche aux vulgarisateurs habiles qui ont le goût et le talent de répandre l'instruction plus que le besoin de la vérité rigoureuse. Ces scrupules

peuvent facilement être portés trop loin, et, pour ma part, je m'efforcerai de ne les avoir que dans une juste mesure. Le thème que je dois traiter se trouve, sans que j'aie à lui faire en aucune façon violence, offrir à l'époque actuelle des sujets de méditation profonde et, je le crois, de grands enseignements. Je ne repousserai pas cette occasion de montrer quels liens étroits rattachent à nous, quelle solidarité réelle fait encore toute vivante cette ancienne poésie française que nous avons si complètement oubliée et que nous croyons si bien morte.

Une question redoutable, qu'un petit nombre d'esprits, accoutumés à ne pas limiter leurs réflexions, s'étaient seuls, et dans le silence, posée jusqu'à présent, est venue brusquement, avec une réalité poignante, se dresser il y a trois mois devant nous tous. L'unité française, cette unité qui semblait si solide, si inébranlable, si éternelle, cette unité que nous nous plaisions à opposer à la division intérieure de plusieurs de nos voisins, a paru subitement menacée. Sous le coup de nos désastres, il a semblé un instant que la conscience nationale était troublée, et la France s'est demandé pendant un moment d'affreuse angoisse si elle existait encore. Cette crise n'a pas duré : la nation s'est vite recueillie, et présentement toutes les parties du pays affirment leur solidarité en concentrant vers la défense tous les efforts énergiques de chacun. Mais nous ne devons

pas négliger le terrible avertissement qui nous a été donné, et si pour l'heure présente nous n'avons pas d'autre devoir et d'autre but que la délivrance du sol envahi, il est bon de nous préparer tout de suite, et sérieusement, à ce que nous aurons à faire au lendemain de ce jour tant souhaité. L'histoire de la littérature d'un peuple, j'ai eu occasion de vous le dire souvent déjà, est l'histoire de sa vie morale, et particulièrement de sa conscience nationale : c'est à ce point de vue que je veux examiner aujourd'hui ce que nous pouvons recueillir encore de substantiel et de vital dans l'étude de notre poésie la plus ancienne.

Ce qui fait une nation, ce qui donne véritablement une patrie, ce n'est pas seulement, messieurs, la coexistence purement matérielle, créée par la force et maintenue par l'habitude, d'un certain nombre d'hommes dans une même association politique. La communauté des intérêts n'y suffit pas davantage : elle est, d'ailleurs, trop sujette à se dissoudre, et, se fondant sur l'égoïsme, elle ne saurait rien créer qui lui survive d'un instant. Ce sont des faits d'un tout autre ordre, bien plus délicat et plus élevé, qui nouent entre les hommes ces relations étroites et sacrées, image agrandie des liens de la famille. Une société dont les membres ne sont maintenus ensemble que par la force, l'habitude ou l'intérêt, peut subsister très longtemps et présenter

même les apparences les plus prospères; mais elle ne résistera pas à un choc violent qui supprimera la force centrale, déroutera soudainement les habitudes et affolera les intérêts. Une société ainsi construite est un pur mécanisme, qui peut être ingénieux et puissant, mais qui n'offrira plus qu'un amas de pièces inertes et bientôt séparées si le ressort qui fait tout mouvoir est détruit. Au contraire, une grande vie nationale est essentiellement organique : c'est-à-dire qu'il existe entre les divers membres qui la composent des rapports harmoniques, fondés sur la nature, la constitution intime et la fonction de chacun d'eux. Une telle société peut être gravement atteinte, mais, à moins que la violence qui lui est faite ne soit très forte et surtout très prolongée, elle se reformera toujours : chacun de ses membres conservera, en même temps que sa vie propre, le besoin et l'instinct d'une vie commune avec les autres : tant que cette vie ne sera pas éteinte dans chacun d'eux, la résurrection sera possible. Permettez-moi de faire comprendre ma pensée par quelques exemples. Les empires orientaux, et plus tard l'empire romain, celui de Charlemagne, celui de Napoléon, étaient des formations qui, à différents degrés, méritent l'épithète d'artificielles, de mécaniques; ils se sont maintenus plus ou moins longtemps par la force, l'habitude ou l'intérêt, mais, une fois brisés, ils se sont dissous sans

retour possible, parce qu'il n'y avait pas en eux de principe vital qui pût survivre à leur destruction. Au contraire, nous avons vu des nations, comme l'Allemagne, comme l'Italie, après des désastres qui paraissaient irréparables, se reconstituer par leur propre force et reprendre une vie plus puissante : conquises, démembrées, morcelées de toutes façons, soumises aux traitements les plus désorganisateurs, elles ont continué à vivre d'une vie latente, qui s'est révélée victorieusement dès que l'occasion est venue. Depuis un siècle, nous assistons avec tristesse à une lutte où peut-être l'issue sera différente, où la nation, quelque réelle que soit sa vie organique, est, on peut le craindre, condamnée à succomber; mais les conditions qui se sont réunies pour écraser la malheureuse Pologne sont bien exceptionnelles, et, quelque terribles et persistantes qu'elles aient été, elles n'ont pas réussi encore à détruire chez le peuple polonais la conscience de sa nationalité et l'espoir de sa renaissance.

Quelle est donc, analysée avec impartialité, cette force mystérieuse qui se refuse à vivifier les créations les plus puissantes, les combinaisons les plus ingénieuses, et qui maintient obstinément unis les groupes que tout concourt à détruire? Identique dans ses manifestations, la conscience nationale peut avoir des sources diverses et se développer de plusieurs manières. Tantôt elle repose sur la race,

tantôt sur la culture, tantôt sur la religion, souvent sur une communauté de vie assez longtemps prolongée pour devenir une seconde nature. Cette dernière origine est même, au fond, celle à laquelle l'analyse réduit toutes les autres. Dans l'histoire des peuples comme dans celle des êtres vivants, au point de vue de la philosophie physiologique, c'est l'habitude suffisamment prolongée et emmagasinée, pour ainsi dire, par l'hérédité, qui finit par déterminer et développer les fonctions, les organes mêmes, les espèces et les groupes. Je ne contredis pas en ce moment ce que j'ai dit plus haut sur l'impuissance de l'habitude à fonder un peuple au vrai sens du mot : pour qu'elle y soit apte, il faut qu'elle se transforme, qu'elle passe de la simple habitude extérieure à l'instinct intime, qu'elle devienne, pour tout autre œil que celui de la critique scientifique, quelque chose de profondément différent et d'un autre ordre.

Quelle que soit la source directe de la vie nationale, elle se manifeste, ai-je dit, d'une façon identique : elle se manifeste par l'amour. C'est ici que l'organisme d'une nation diffère profondément du mécanisme d'un empire. La nation n'existe réellement que quand elle aime et qu'elle est aimée. Oui, c'est l'amour que vous trouverez au fond de toute nationalité réelle. Ceux-là seuls sont frères et membres d'un même corps qui aiment quelque

chose en commun. Et notez-le bien, ils peuvent aimer des choses bien différentes, et il n'est aucunement nécessaire que leur amour soit parfaitement raisonnable et justifié. Les Russes aiment leur tsar comme les Anglais aiment leur liberté; il suffit : tant que ces sentiments resteront vivants chez l'un et l'autre de ces peuples, ils seront unis par un lien réellement national. Le lien national est donc un amour commun, qui plane pour chaque citoyen au-dessus de tous ses désirs et intérêts particuliers, et dans lequel il est sûr d'avance de se rencontrer avec n'importe quel autre citoyen. Il faut que la nation aime; il faut aussi qu'elle soit aimée : il faut que les citoyens sentent vivement que leur nation seule leur donne la satisfaction de leurs besoins sympathiques, et jouissent, avec une reconnaissance toujours nouvelle, de leur communauté avec elle. Voilà la véritable vie nationale, qui offre assurément une des plus belles formes de la vie humaine, et qui ne prend pleinement conscience d'elle-même que par la comparaison et l'opposition avec d'autres organismes d'une part, et d'autre part par l'expression que lui donne la littérature.

L'opposition des nations les unes aux autres, qui complète la conscience intime de chacune d'elles, a malheureusement trop souvent pour conséquence la jalousie, la haine, l'étroitesse d'esprit. Réduite

à ses justes limites, elle ne doit donner aux peuples divers que la jouissance de leur variété dans une unité plus haute : cette unité plus haute se compose de ce que chaque peuple a de meilleur; elle forme ce qu'on appelle la civilisation, et plus particulièrement la civilisation européenne, patrie agrandie où nous ne désespérons pas, même dans les cruels moments que nous traversons, de voir se donner la main toutes les nations qui y participent. Mais l'opposition des nations les unes aux autres est nécessaire pour qu'elles apprennent, non seulement à apprécier les autres, mais à se comprendre elles-mêmes. Elles y puisent un attachement plus vif à ce qui fait leur vie propre; elles peuvent, si elles savent en profiter, y perfectionner leurs qualités et y corriger leurs défauts.

La littérature est l'expression de la vie nationale : là où il n'y a pas de littérature nationale, il n'y a qu'une vie nationale imparfaite. Ce sentiment commun, cet idéal, cet amour dans lequel tous les citoyens d'une nation fraternisent, est, de sa nature, vague et indéterminé : ce n'est que par la littérature qu'il s'exprime, se précise et se fait reconnaître de tous avec enchantement. Il ne suffit pas d'avoir de grands écrivains pour avoir une littérature nationale : il faut que, dans ces écrivains, se soit exprimée avec puissance l'âme même de la nation. Il y a dans les auteurs, surtout dans les

poètes véritablement nationaux, tel vers, telle tournure, telle manière de comprendre un sentiment, telle conception du monde et de la vie exprimée d'un mot qui, dans l'âme de tous les concitoyens de l'écrivain, fait vibrer une corde secrète, unisone, intime, muette chez les étrangers qui le lisent. Une littérature nationale est l'élément le plus indestructible de la vie d'un peuple : elle place cette vie au-dessus des hasards de l'histoire, des accidents matériels; elle la prolonge pendant des siècles après que tout le reste, et le sol même de la patrie, lui a été enlevé. La Bible n'est-elle pas, depuis deux mille ans, la seule vraie patrie des Juifs? et la nationalité grecque existerait-elle sans Homère? C'est quand un peuple a pu éprouver, par la littérature, son union de cœur et d'âme, son identité de sentiments et d'aspirations, qu'il est véritablement assuré de vivre. On a vu de nos jours des littératures créer des nations, c'est-à-dire que la conscience nationale, presque complètement éteinte, ne vivant plus que dans un petit cercle d'élite, a retrouvé, sous l'influence des efforts incessants de ce petit cercle, concentrés dans la littérature, la plénitude de sa force et de sa vie. Ces mouvements sont d'abord quelque peu factices, et déplaisent à l'observateur impartial; mais quand il les voit réussir aussi rapidement que plusieurs d'entre eux l'ont fait, il ne peut se refuser à admettre qu'ils répon-

daient à un fait réel, et que la littérature a seulement réveillé dans la nation une conscience qui sommeillait. C'est ainsi qu'en cinquante ans nous avons vu renaître en Bohême la nationalité tchèque qu'on croyait éteinte, et cette nationalité allemande elle-même, qui paraît actuellement si puissante et si orgueilleuse, elle ne s'est réellement développée que sous l'action assez récente de la littérature. Il n'y a pas trois quarts de siècle que Gœthe adressait à ceux qui, les premiers, essayèrent cette action, un avertissement peu propre à les encourager : « Faire de vous une nation, dit-il dans un de ses distiques, Allemands, vous l'espérez en vain; plus librement, en revanche, faites de vous des hommes. » La nation s'est pourtant faite, et Gœthe lui-même, tout cosmopolite qu'il était, a puissamment contribué à la fonder : il a donné à l'âme allemande une expression que nul avant lui n'avait su atteindre, et il a créé ainsi, avec les autres grands hommes de son siècle, entre tous ses compatriotes, ce lien intime et vivant qui unit mieux que toutes les chaînes et résiste à toutes les épées.

Si nous appliquons ces observations à étudier la nation française, nous reconnaissons bien vite que l'histoire de sa formation repose sur les principes qui viennent d'être exposés. J'ai eu occasion de raconter, l'année dernière, les commencements de cette histoire. Nous avons vu la Gaule privée par

la conquête romaine de la nationalité celtique, adoptant extérieurement la civilisation des vainqueurs, mais ne prenant aucune part à la vie nationale des Romains. Vers la fin de l'empire, ce pays était dans le plus triste désarroi moral; seul, à défaut de patrie terrestre, le christianisme était venu donner aux âmes au moins un refuge commun dans une espérance d'outre-tombe. L'invasion germanique amena sur le sol de la Gaule une jeune nationalité, dans la plénitude et la joie de sa force nouvellement éprouvée. Nous avons dit comment les Francs et les Gallo-Romains, rapprochés par le christianisme, s'étaient peu à peu fondus, et comment de leur union était sorti, lors du démembrement de l'empire carolingien, un nouveau peuple, animé d'un véritable esprit national, et qui fondait sa conscience et son unité sur la fusion de la fierté germanique et de la fraternité chrétienne. Le travail tumultueux de l'époque carolingienne prépara l'organisation de cette nationalité française sous une forme en rapport avec sa nature : ce fut la féodalité, c'est-à-dire l'enchaînement hiérarchique des droits et des devoirs, depuis le sommet jusqu'à la base de la nation. Une fois cette grande œuvre à peu près terminée, vers le milieu du XI^e^ siècle, il y eut dans le développement de la France, alors définitivement constituée, un point d'arrêt et d'épanouissement. C'est à cette époque qu'appartient la

grande poésie épique dont la *Chanson de Roland* est le spécimen le plus complet : en l'étudiant, nous comprendrons, mieux que par l'histoire des faits, la signification morale et intime de cette époque. Nous reconnaîtrons que notre vie nationale était dominée, dès lors, par les deux grandes idées qui l'ont depuis animée et qui lui ont donné tant de richesse et de puissance à différents moments de notre histoire : la tendance à l'unité et la tendance à l'expansion. En analysant la poésie de l'époque carolingienne, nous y avons constaté le conflit perpétuel entre l'idée unitaire et l'idée individualiste, exprimé sous une forme concrète par la lutte entre la royauté et la féodalité ; nous avons reconnu que cette lutte n'était, ni de part ni d'autre, une guerre d'extermination, et que ces deux forces opposées cherchaient à se limiter, à se balancer, non à se détruire. A l'époque où fut composée la *Chanson de Roland*, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XI^e^ siècle, la conciliation rêvée s'est opérée : grâce à l'expulsion de la dynastie carolingienne, la royauté représente désormais sans contestation l'unité française, et la constitution féodale permet aux instincts d'indépendance provinciale de s'affirmer sans compromettre la cohésion nationale. Mais dès lors la tendance unitaire devient prépondérante dans la nation : elle se donne pour idéal la collaboration perpétuelle et volontaire de toutes les

forces du pays vers un but commun, sous la direction de la royauté, et ce but, elle le place en dehors de la nation même, dans son action sur les peuples voisins. Fidèle à sa double origine, la France s'envisage comme chargée d'une mission chrétienne et belliqueuse; combattre sous son roi pour défendre et propager la religion, telle est la plus belle fonction qu'elle assigne à son activité. Cette disposition des esprits a produit dans l'histoire les Croisades, œuvre française par excellence; dans la poésie, elle a donné naissance à l'épopée nationale. Cette épopée, il est vrai, avait sa source dans une époque bien antérieure; elle se rattache, par les faits qu'elle célèbre et en partie par l'idée qui l'inspire, à la personne et au règne de Charlemagne, mais elle transforme ces souvenirs et donne à ce qu'elle en conserve une signification nouvelle. La France, dans le sens où nous prenons ce mot, n'existait pas encore complètement sous Charlemagne; lui-même, bien qu'il ait presque réalisé le rêve de la Gaule mérovingienne, n'est pas à vrai dire un roi français; c'est par une sorte de substitution que la France romane, née en grande partie d'une réaction contre son œuvre, s'est attribué l'héritage de sa gloire et a pris à son compte l'idéal qu'il avait conçu. Cet idéal était profondément sympathique au caractère français, dès lors développé, et qui regardait déjà comme sa véritable tâche d'exercer

sur le reste de l'Europe une hégémonie morale, en vue d'une grande œuvre commune. C'est pour cela que les traditions poétiques sur le grand empereur, de bonne heure effacées en Allemagne, conservèrent chez nous leur vitalité et se transformèrent facilement, au XIe siècle, en poésie toute nationale. C'est par un contre-sens qu'on a fait dire à Shakespeare que la France est « le soldat de Dieu »; mais de tous les éloges que notre nation a entendus, aucun n'a retenti aussi profondément dans son cœur : car il résume ce qu'elle a toujours rêvé d'être, ce qu'elle a parfois été, et, disons-le franchement aussi, ce qu'elle s'est imaginé trop facilement qu'elle était. Répandre sur le monde la vérité et le bonheur, telle a été à plusieurs reprises la noble ambition de la France; mais c'est presque toujours par les armes qu'elle s'est crue appelée à le faire, et trop souvent, non contente de justifier le moyen par la fin, elle a supposé que la fin était juste pour avoir le droit d'employer le moyen.

La vérité que la France du moyen âge a voulu répandre, c'est la religion chrétienne. Vous vous rappelez que, dès leur conversion, les Francs se proclamèrent le peuple aimé du Christ, choisi par lui pour défendre son Église et relever ses autels. C'est la même idée que la *Chanson de Roland* exprime six siècles plus tard. Les ennemis ont changé, il est vrai : ce ne sont plus des idolâtres qu'il s'agit de

vaincre pour les convertir, ce sont des mahométans; mais les chrétiens français se préoccupent peu de ces distinctions : pour notre poésie, ce sont toujours des païens. Ces païens possèdent l'Espagne : le devoir de la France est de la leur enlever, parce qu'ils ont une religion fausse; il n'en faut pas plus au poète pour s'écrier avec une pleine conviction :

Paien ont tort e li Franceis ont dreit.

Charlemagne n'hésite pas un instant, quand il a pris Saragosse, à procéder, de la façon la plus simple, à une conversion en masse des habitants, qu'on aurait peine à trouver conforme à la liberté de conscience :

En la cité n'i est remés paiens
Ne seit ocis, ou devient crestiiens.

Ne reconnaissez-vous pas, dans ces procédés naïvement atroces, quelques-unes des erreurs qui ne sont pas encore tout à fait éteintes dans notre pays? N'avons-nous pas retrouvé, à d'autres époques de notre histoire, ce besoin de rendre les peuples heureux malgré eux, à notre façon? et ne peut-on pas comparer les guerriers du XIe siècle, qui propagent si énergiquement le christianisme, à certains fauteurs de république universelle qui ont fait jadis de « vrais républicains » à peu près comme le Charle-

magne du vieux poème faisait de « vrais chrétiens » ? Ne confondons pas toutefois ces deux ordres de faits dans un même blâme : au XIe siècle on ne connaissait guère que la force brutale, personne ne concevait le moindre doute sur la légitimité de semblables actes. Aujourd'hui, tout en conservant ce noble besoin d'expansion qui a fait et fera dans le monde la grandeur de notre pays, comprenons, instruits par l'expérience et la philosophie, que la liberté est le premier de tous les droits, et que l'oppression, sans être moins criminelle, devient plus odieuse encore quand elle se donne la fraternité pour masque et est censée faire le bonheur de ceux qu'elle écrase.

A côté de cette grande idée de la mission universelle de la France, celle de la profonde unité nationale inspire la *Chanson de Roland*. C'est ce dont nous devons surtout nous souvenir, ce dont nous avons droit d'être fiers devant le monde. Oui, messieurs, il y a huit siècles, alors qu'aucune des nations de l'Europe n'avait encore pris véritablement conscience d'elle-même, quand plusieurs d'entre elles, comme l'Angleterre, attendaient encore pour leur formation des éléments essentiels, la patrie française était fondée : le sentiment national existait dans ce qu'il a de plus intime, de plus noble et de plus tendre. C'est dans la *Chanson de Roland* qu'apparaît cette divine expression de « douce

France », dans laquelle s'est exprimé avec tant de grâce et de profondeur l'amour que cette terre aimable entre toutes inspirait déjà à ses enfants. Douce France! Les Allemands nous ont envié ce mot, et ont vainement cherché à en retrouver le pendant dans leur poésie nationale. Il exprime une des formes toutes particulières que le patriotisme a revêtues chez nous, l'amour de notre sol, de notre nature tempérée, le souvenir toujours cher, et si amer pour l'exilé, des horizons, des terrains, des bois et des montagnes que nos yeux ont aimés dès l'enfance. Les Grecs avaient déjà trouvé cette caresse pour la mère patrie :

οὕτοι ἔγωγε
ἧς γαίης δύναμαι γλυκερώτερον ἄλλο ἰδέσθαι,
(*Odyssée*, IX, 27)

et c'est eux que Virgile imitait, en disant de son guerrier argien qui meurt :

Sternitur, et dulces moriens reminiscitur Argos.

Quand Roland se sentit mourir, dit notre poète,

.....a remembrer se prist
De dolce France.....

Une autre forme du sentiment national chez nous, un autre trait caractéristique de cet *amour* qui seul fait les peuples, c'est le souci exalté de

l'honneur du pays. On sait le sujet de la *Chanson de Roland* : ce n'est pas une victoire qu'elle célèbre, ou du moins la victoire n'est que la revanche d'un éclatant désastre. Roland et vingt mille Français, toute l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, sont attaqués dans des défilés par des ennemis vingt fois supérieurs en nombre. Au moment où ils s'aperçoivent du piège où les a attirés la trahison, il serait temps encore de prévenir l'empereur, de faire venir du secours. Le sage Olivier le conseille; Roland s'y refuse, par fierté personnelle d'abord et par orgueil de famille, mais aussi par honneur national :

> Ne placet Deu ne ses saintismes angles
> Que ja par mei perdet sa valor France!

Cette *valeur* de la France, que Roland compromet en voulant la défendre témérairement, les ennemis s'y attaquent de leur côté :

> Encui perdrat France tote s'onor,

dit un chef sarrasin en brandissant sa lance devant Olivier. — Non, s'écrie celui-ci quand il a jeté mort l'insolent :

> Ui ne perdrat dolce France son los!

La solidarité de l'honneur, qui ailleurs n'existait guère que dans des tribus restreintes, s'était donc,

dès le XIe siècle, étendue en France à la nation tout entière. Ce sentiment y avait même parfois, comme on le voit chez Roland, une exagération dangereuse, mais que les guerriers n'hésitaient pas à soutenir par leur mort.

L'amour du sol, l'honneur national, voilà deux des sentiments qui concourent à la formation de la nationalité française d'alors; joignons-y ce qui fait le plus fort ciment des sociétés humaines, l'amour des institutions nationales. L'empereur incarne pour ainsi dire aux yeux de tous ses guerriers la France elle-même: ils parlent de conserver son honneur et de servir ses desseins avec autant d'enthousiasme qu'ils parlent de protéger et d'honorer la patrie; Charlemagne, de son côté, s'identifie avec la nation qu'il guide, et c'est dans son cœur que la France pleure le plus amèrement les héros morts à Roncevaux. Trois fois il se pâme de douleur sur leurs corps sanglants, il les venge de leurs meurtriers, et ensuite, quand la France est de nouveau menacée, il n'hésite pas, dans la grande bataille qui termine le poème, à combattre lui-même le chef de l'armée ennemie, qu'il tue de sa main. Autour de lui ses pairs font entendre une voix toujours écoutée; au delà de ce conseil auguste, la foule des Français s'incline devant son chef avec fierté et respect. Tous saluent en lui, non pas le maître imposé par la crainte, mais le symbole vivant de la nation, le

grand roi qui les dirige avec sagesse et puissance, celui que la France « avoue », pour employer une des belles expressions de cette vieille langue.

Tous ces traits, messieurs, concourent à donner à la *Chanson de Roland* son caractère grandiose, à en faire un monument incomparable, non seulement de notre poésie, mais de notre nationalité. Ce n'est pas une formation factice, sujette à s'écrouler par surprise, qu'une nation qui, il y a huit siècles, avait assis sur de telles bases son existence morale, pris d'elle-même une conscience si profonde et une idée si haute, et produit, avant toutes les autres, des aspirations aussi élevées. Au-dessous des constructions toutes mécaniques de notre centralisation, l'unité française a une raison d'être durable, qui se manifeste avec énergie dans notre poésie héroïque, et qui est fondée sur ce qu'il y a dans l'humanité de plus profond et de plus noble, l'amour, l'honneur et le dévouement.

Si, par impossible, la nation française perdait ses titres, elle les retrouverait dans la littérature du moyen âge. D'où vient donc que cette littérature est maintenant si étrangère à la nation, et que si peu de personnes s'avisent de la solidarité indissoluble qui nous rattache moralement à nos pères des temps féodaux? Bien des causes ont contribué à amener ce résultat, que je n'hésite pas, pour ma part, à regarder comme des plus fâcheux. Le moyen

âge n'arriva pas à rendre suffisamment viable la civilisation qu'il avait construite en mêlant le germanisme avec le christianisme : tout ce qu'il avait cherché, voulu, rêvé, fut effacé de la mémoire des peuples quand la Renaissance leur présenta l'idéal resplendissant du monde antique. Cette révolution ne fut nulle part plus radicale que dans notre pays; le moyen âge y avait trouvé sa forme la plus caractéristique, et il y subit la réaction la plus violente. En Allemagne, la séparation fut moins profonde; la Réforme, tout en éloignant par certains côtés les esprits du moyen âge, les retint cependant dans le christianisme, et perpétua ainsi une part de la tradition, tandis que chez nous la vie vraiment active et intellectuelle s'appuya de plus en plus exclusivement, d'abord sur l'antiquité, ensuite sur la raison moderne.

En Italie, le moyen âge n'avait jamais rompu aussi complètement qu'en France avec les traditions classiques : la Renaissance n'y fut pas une révolution subite, mais un mouvement continu. En France, un abîme se forma entre l'époque qu'on appela *barbare* et les temps modernes; on constata bien la continuité de la vie nationale, attestée d'ailleurs par la perpétuité de la race régnante, mais on ne chercha pas à discerner ce qu'il y avait de réel dans cette continuité apparente de l'histoire de France. La monarchie de Louis XIV, la philosophie du

XVIIIe siècle, la Révolution ne firent qu'éloigner de nous le souvenir de ces anciens âges, et ce n'est que de nos jours qu'un groupe encore bien restreint a apporté dans ces études, outre la curiosité scientifique, le sentiment de leur valeur nationale. Il y a longtemps que les Allemands envisagent autrement les choses : ils ont appuyé en partie la régénération de leur nationalité sur leur ancienne poésie. Jacob Grimm n'est pas seulement le plus grand philologue de l'Allemagne dans ce domaine : il sera toujours cité comme un des véritables fondateurs de la nationalité allemande moderne. Il s'efforça de réveiller la conscience nationale assoupie par le sentiment, à la fois scientifique et passionné, de la solidarité du présent de l'Allemagne avec son passé. Ses grandes œuvres, la *Grammaire allemande*, la *Mythologie allemande*, les *Antiquités du droit allemand*, l'*Histoire de la langue allemande*, le *Dictionnaire allemand*, et jusqu'à son recueil des *Contes d'enfants de l'Allemagne*, sont toutes issues de cette pensée. Nous n'avons pas eu de Jacob Grimm : il ne s'est pas trouvé chez nous un homme qui joignit à ce degré le génie scientifique à l'amour intense, profond, enfantin de la patrie; et, disons-le, si un Jacob Grimm n'était guère possible en France, il n'y était pas non plus nécessaire. Notre nationalité, fondée il y a près de mille ans, n'a jamais passé par les épreuves terribles qui ont ébranlé la natio-

nalité allemande, si différente à tous égards de la nôtre. Elle n'a été menacée sérieusement qu'une fois, au XVe siècle, et ce jour-là la conscience nationale, qui s'exprime si énergiquement dans la *Chanson de Roland*, s'est incarnée plus naïvement encore dans Jeanne d'Arc. Depuis lors, la question de l'unité française n'a jamais été posée : on comptait sur sa solidité, depuis la Révolution surtout, comme on compte sur la stabilité de la terre, sans y songer jamais, sans en rechercher les appuis. Cependant quelques esprits, frappés de certains faits en apparence sans portée, se demandaient avec inquiétude, dans ces derniers temps, si cette sécurité était bien entièrement justifiée. Ils cherchaient, au-dessous de l'unité matérielle si complète, — trop complète, hélas! — l'unité d'idées et de sentiments; ils se demandaient quel était l'idéal commun de la nation, quel rapport harmonique existait entre ses parties, quelle liberté de fonctionnement avaient ses divers organes, ce qu'il y avait dans ses institutions de conforme à sa nature, quel amour pouvait unir tous les cœurs, quelle note était capable de faire vibrer à l'unisson toutes les âmes. Ils ne voyaient pas, — et cet aveu surprendra peut-être ceux qui me font l'honneur de m'entendre, — ils ne voyaient pas dans notre littérature, toute nationale qu'elle est à plusieurs points de vue, un centre suffisant de vitalité; ils trouvaient que la période dite classique de cette littérature

était définitivement morte, et que dans la période nouvelle les œuvres véritablement nationales faisaient presque complètement défaut. Dans le domaine des idées et des croyances, ils remarquaient des séparations tellement fortes que toute unité de sentiment devenait bien difficile entre ceux qui professaient l'une ou l'autre des opinions confusément agitées. Ils signalaient avec douleur l'absence presque totale, à l'âge où l'esprit se forme, d'un enseignement supérieur commun qui donnât à l'accord des âmes une autre base que l'éducation si superficielle de l'enfance. Ils en arrivaient, dans leurs moments les plus sombres, à se demander si, par derrière l'unité gouvernementale et administrative, il y avait encore, bien vivante, une unité nationale, si ce mécanisme admirablement conçu, qui fonctionnait si bien au profit de n'importe qui, n'avait pas fini par se substituer peu à peu à l'organisme primitif. Les épouvantables événements de cette année nous ont fourni à la fois de quoi justifier nos craintes et de quoi nous rassurer pour l'avenir. Oui, sans doute, si les choses avaient longtemps marché comme elles marchent depuis soixante-dix ans, la France aurait pu finir, à son tour, par devenir « une expression géographique »; il n'y aurait plus eu de nation française, il n'y aurait plus eu, bientôt, qu'une « administration française ». En faisant trembler sous nos pas ce sol que l'on croyait

inébranlable, la catastrophe de 1870 nous a montré le danger et nous permet d'affirmer que nous y échapperons. Deux choses nous sont restées, que rien, nous l'espérons, ne pourra nous enlever, deux des trois éléments de l'idée nationale dans la *Chanson de Roland* : l'amour du sol, de la douce France, et le sentiment de l'honneur national dont nous sommes tous solidaires ; ce dernier sentiment est bien vivace, puisqu'il nous fait supporter depuis si longtemps, avec un courage qui n'est pas près de fléchir, une situation qui aurait abattu toute autre nation en quelques jours. Ce qui nous manque, mais ce qu'il est en notre pouvoir de nous donner, c'est l'amour de notre vie nationale, l'attachement à nos institutions, le sentiment profond de notre solidarité. Il faut aimer notre vie nationale dans toutes ses variétés locales, dans toutes ses phases historiques, décentraliser notre passé aussi bien que notre présent ; il faut nous donner des institutions larges, flexibles, pouvant se plier aux aptitudes et aux besoins différents des hommes qui composent la nation, en leur inspirant à tous également, bien que d'une façon diverse, la satisfaction de leur sort et la reconnaissance pour le pays qui le leur assure. Il faut qu'une éducation mieux comprise redonne aux âmes cette unité que le moyen âge leur assurait dans l'Église, et qui ne peut aujourd'hui se reconstituer que dans la science. Eh bien! messieurs,

pour atteindre ce but magnifique, il n'est pas inutile, croyez-le bien, de remonter par la pensée à cette époque où la nation française a vraiment jeté dans le sol les racines vivaces par lesquelles elle s'y tient encore attachée. C'est grâce à ces fortes racines que le chêne a pu si majestueusement grandir et répandre autour de lui son ombrage; aujourd'hui que la tempête le secoue, rassurons-nous, s'il en est besoin, en voyant jusqu'à quelle profondeur et depuis combien de siècles il plonge dans la terre nourricière. Certes nous avons eu, depuis la Renaissance, une littérature plus belle, plus variée, plus riche pour le cœur et pour l'esprit que la poésie rude et simple du *Roland;* et quand nous revenons écouter ce langage naïf, en sortant des harmonies savantes de nos grandes œuvres littéraires, il nous semble entendre le bégaiement de l'enfance. Mais surmontons cette première impression, prêtons une oreille attentive et sympathique, et nous reconnaîtrons que cet enfant robuste et sain, plein de vigueur, de bonté et de courage, que cet enfant qui est déjà le grand peuple français parle aussi la grande langue française; elle aura plus tard des accents plus souples, plus nuancés, plus délicats; elle n'en aura jamais de plus pleins et de plus justes, ni qui se fassent entendre de plus loin. Car dès lors, comme plus d'une fois depuis lors, la littérature de la France était la reine et l'initiatrice des littéra-

tures voisines; aucune œuvre de notre époque classique n'a été traduite en plus de langues, n'a exercé autour de nous une influence plus étendue et plus durable que notre vieille *Chanson de Roland*. Oui, dans ces simples vers, dont j'espère vous faire comprendre la cadence libre et assurée, vibrait déjà la voix de la France, non pas cette voix moqueuse et légère qu'elle a employée de tout temps, avec trop de succès peut-être, pour railler tout, à commencer par elle-même, mais cette voix mâle et héroïque qui a tant de fois retenti dans les batailles des corps et dans celles des âmes. Laissons-la, dans ces heures où l'abattement menace trop souvent de nous envahir, laissons-la résonner dans nos cœurs, cette grande voix de la patrie. Faisons-nous reconnaître pour les fils de ceux qui sont morts à Roncevaux et de ceux qui les ont vengés; succédons-leur dans leur belle concorde, dans leur invincible union, dans leur fidélité nationale; aimons comme eux la douce France, « la grande terre », comme ils l'appellent, ou « France la libre », pour prendre le troisième nom, et le plus beau peut-être, qu'ils lui donnent; sentons-nous comme eux responsables solidairement de son honneur, et souhaitons par-dessus toutes choses, comme Roland, qu'on ne puisse jamais dire de nous que, par notre faute, la France a perdu de sa valeur!